Document generated on 08/06/2025 2:23 p.m.

Relations

RELATIONS

Danaëlle : une liberté radicale

Jean-Lou David

Number 823, Winter 2023–2024

URI: https://id.erudit.org/iderudit/103573ac

See table of contents

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

David, J.-L. (2023). Danaëlle : une liberté radicale. *Relations*, (823), 37–39.

Tous droits réservés © Relations, 2023

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

POUR VOIR LE MONDE À TRAVERS LES YEUX DES PERSONNES EXCLUES, DEPUIS LEUR CÔTÉ DES FRONTIÈRES ARBITRAIRES QUI FRACTURENT NOS SOCIÉTÉS.

DANAËLLE : UNE LIBERTÉ RADICALE

Dans cette série de quatre textes, Jean-Lou David, gagnant de notre concours d'écriture 2022 dans la catégorie essai, se prête au jeu d'aller à la rencontre de personnes aux expériences de vie hors de l'ordinaire, constamment décalées par rapport au reste du monde. Dans ce deuxième volet, il rencontre Danaëlle, une travailleuse forestière d'un nouveau genre.

Jean-Lou David
L'auteur, né à Rouyn-Noranda, est écrivain et chercheur en histoire dans sa région natale

Chaque printemps, au Québec, au moment de la fonte des neiges et de la débâcle des rivières, ce sont des milliers de jeunes qui prennent la route du Nord pour aller reboiser la forêt boréale. Dans ces milieux forestiers, saccagés par les coupes orchestrées par les grandes compagnies et rasés par les foyers d'incendie toujours plus nombreux qui les consument, une existence communautaire et profondément humaine se déploie pourtant dans des camps du bout du monde. C'est à la jeunesse surtout qu'il incombe d'aller batailler là-haut, comme tant d'autres avant elle, sur le chemin irréversible d'un apprentissage qui la transformera à jamais. Vie de grand air et de liberté, vie exigeante et presque surhumaine, le reboisement prend des allures de rite initiatique par lequel on apprend la camaraderie, la solidarité et le dépassement de soi. Nombre de ces jeunes y retourneront plus d'une fois, cherchant à aller au bout d'un enseignement intégré à la dure, une leçon instillée un arbre à la fois, près de trois mille fois par jour, pendant un peu plus de quatre mois chaque été.

Danaëlle sur le *planting*.
Photo : Raphael Tremblay

Danaëlle, comme bien des planteuses et planteurs que j'ai connu·es en pratiquant moi-même le métier, ne s'embarrasse pas des convenances et des fausses politesses. Le bois rend rugueux. Bien qu'elle puisse sembler blasée aux premiers abords, c'est une femme d'une rare sensibilité et dont l'intelligence ironique m'a souvent forcé à réfléchir sur la vie et ses hasards. Élevée par un père planteur, elle a toujours évolué à proximité de ce monde étrange, marqué par les départs printaniers et les retours automnaux. Exerçant à son tour ce métier depuis bientôt six ans, elle a l'humilité de celles qui ont vu passer bien des saisons, et se faner les enthousiasmes. C'est tout naturellement que je me suis tourné vers elle pour écrire cette chronique, sachant qu'elle en aurait long à dire sur ce travail, qui tient plutôt pour elle d'une vocation ou d'un mode de vie.

La sagesse du travail forestier

Si, ces dernières années, nous avions l'habitude de parler autour d'un feu de camp, dans l'immensité de la nuit boréale, c'est par téléphone que nous nous retrouvons aujourd'hui pour discuter, alors qu'elle se trouve à la Baie-James, au bout d'un chemin forestier. Qu'importe au fond, car c'est toujours

Planteur et contremaître à la Baie-James. Crédit photo : Danaëlle Angers-Rousseau

la sagesse froide et intemporelle du bois qui s'exprime à travers elle. Elle a l'amour de tout ce qui est vrai, à commencer par la vulnérabilité des gens qu'elle côtoie là-haut. « Ici, c'est un lieu où les gens peuvent s'exprimer dans toute leur grandeur », m'a-t-elle dit, évoquant cette idée que le travail forestier dépouille les gens de leurs parures. « En ville, il y a souvent une *game* sociale que j'ai de la misère à accepter. Il n'y a pas ça sur le *planting*. C'est inévitable qu'à un moment donné les gens vont devenir très vrais. Tout le monde est fatigué, poussé à bout ; un jour ou l'autre, tu vas voir les personnes comme elles sont vraiment. »

Pour elle, le reboisement tient d'abord à une forme de travail sur soi. « Chaque saison est éprouvante à sa façon. On a l'impression que ce sera toujours la même chose, les mêmes idées qu'on va ruminer. La job, c'est pareil ; et pourtant, ce vers quoi ça va m'amener, c'est toujours une surprise. Chaque saison m'apporte de nouvelles connaissances sur moi-même. » En nous interrogeant ensemble sur ce qui motive les gens à y retourner si souvent, malgré l'isolement et les difficultés qu'on y affronte, nous ne parvenons pas à une réponse définitive. Au nombre des éléments qui nous ramènent presque malgré nous dans le bois, elle évoque évidemment la liberté. « J'ai un gros problème avec l'autorité. Non, je ne ferai pas ça parce qu'il le faut. Je fais ce qui me tente et je me gère. Je peux arranger ma journée comme je veux. Si j'ai envie de m'asseoir et de pleurer, c'est ça que je fais. » Comme de nombreux planteurs et planteuses, elle s'est souvent juré qu'elle accrocherait sa pelle et ses « caps d'acier », sans pourtant y parvenir encore. Étudiante en technique forestière durant l'hiver, elle profite également de cette saison pour se faire travailleuse dans une érablière. Elle retrouve là un peu de cette camaraderie, de cet entre-soi forestier qu'elle recherche souvent en ville et ailleurs, mais en vain. « Ici, c'est un peu la maison et la famille. C'est trop douloureux de s'éloigner de ça d'un coup. C'est rare d'aller au travail et de sentir qu'on retourne dans sa famille. »

Vie de grand air et de liberté, vie exigeante et presque surhumaine, le reboisement prend des allures de rite initiatique.

Faire fi du genre comme des masques

En 2022, une équipe de tournage s'est intéressée au quotidien des reboiseur·euses de la Baie-James, donnant ainsi naissance à la série *Compagnons d'arbres*[1]. On y voit Danaëlle et toute sa joyeuse bande traverser les embûches, grandes et petites, qui parsèment l'existence de ces *soldats du bois*. Le grand public, peu familier avec l'univers du reboisement, découvrait alors qu'un camp de reboisement était composé bien souvent, presque à parité, de femmes et d'hommes. Alors que j'aborde avec elle le sujet de la place des femmes dans le milieu, Danaëlle précise d'emblée qu'elle veut éviter de tomber dans les clichés. « Cette année, presque tous les *highballers* (les planteur·euses de haut niveau) sont des femmes. Je les trouve vraiment *badass* ! La compétition et le dépassement de soi ne sont réservés à personne. » Si, comme elle le dit, « la jeune génération n'a plus de malaise à voir des personnes de toutes sortes marcher dans ces lieux forestiers, il existe encore des moments où, comme femme, on se sent vulnérable ». Elle évoque par exemple la persistance d'une culture du silence autour de certains gestes déplacés ou de la sexualisation du corps des femmes au travail. Malgré ce regard lucide sur son métier, elle estime tout de même que le reboisement est un lieu d'épanouissement pour des femmes « qui ne se voient plus dans les schémas de la domination masculine ».

Photographe à ses heures, Danaëlle m'a souvent plongé dans un mélange de nostalgie et d'émerveillement douloureux lorsqu'il m'arrivait d'aller me perdre dans la contemplation de ses images. À travers l'œil de son appareil photo qu'elle traîne jusqu'au Nord, c'est une vie foisonnante et kaléidoscopique qu'elle donne à voir. « Dans mes photos, je pense que je suis capable de capter les moments comme ils sont. Il y a souvent un genre de mélancolie, un truc assez vrai. Comme si les masques tombaient. Dans chaque moment, il y a toujours quelque chose qui va m'attirer. Souvent, quand les gens sortent de leur *patch* (leur terrain de reboisement), tu vois qu'ils sont défoncés, qu'ils sont brûlés ; cette émotion-là je veux la capturer. J'essaye de saisir ce que leurs yeux projettent. Il y a rarement des gens en extase. Mais quand les moments sont heureux, je les vis avec eux. Ma photo, c'est pour le reste, pour tout ce qui est plus sombre et introspectif. »

Artiste dans le sens le plus essentiel du terme, Danaëlle incarne à mes yeux une liberté radicale. Chemin tortueux et exigeant, sa carrière forestière relève d'une éthique cohérente et presque acharnée : faire le choix d'une vie difficile afin de se consacrer à la réflexion et au travail sur soi. Comme elle me le confiait elle-même : « Certaines personnes payent pour une thérapie, le *planting*, c'est une thérapie qui te paye. » ■

Chaque saison m'apporte de nouvelles connaissances sur moi-même.

1– Il s'agit d'une série documentaire en dix épisodes diffusée sur UNIS.TV et réalisée par Mathieu Cyr, Emmanuel Bergeron et Jean Lefebvre (Taïga Média, 2022).